

Ils se tenaient tous deux, charmés de cette étreinte, et craignant qu'un mot y mît fin.

Mais le cœur le plus pur ne pouvait s'y tromper ;  
Au dangereux silence il fallait échapper.

— Chevalier, j'entends au loin le son de l'*Angelus*. S'il vous plaisait de prier avec moi ! Faites à deux, la prière est meilleure.

— Prions !

Le chemin était long. Le chapelet dit, la dame proposa de le recommencer. Ce que l'on fit jusqu'à l'entrée d'un chemin droit et ouvert.

— Chevalier, vous voilà tiré du labyrinthe.  
— Sitôt ! Je l'aurais cru plus long et moins charmant.  
— Adieu ! la nuit menace, et, sans perdre un moment,  
Vers ce rocher, là-haut, où la neige miroite,  
Dirigez-vous, suivant toujours la ligne droite.  
Adieu !

Absorbé dans ses pensées, sentant encore autour de son cœur la douce chaîne qui s'y est détachée, le chevalier marche, marche de la vallée à la montagne, de la montagne à la vallée, jusqu'au lever de l'aurore. Mais enfin il a pitié de son cheval et s'arrête près d'un ruisseau dont les bords offrent à Bayard une rafraîchissante nourriture. Tandis qu'il tond le gazon épais, son maître se souvient de sa harpe ; il chante :

J'ai tenu sa main dans la mienne,  
J'ai tenu sa main sur mon cœur.

. . . . .  
Quand je l'ai doucement pressée,  
La blanche main n'a pas frémi ;  
Pourtant elle me l'a laissée . . .

Mais quoi ! Un démon a-t-il passé là pendant qu'il s'abandonnait au souvenir trop sensible de l'amour ? La scène est